

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde
Band: 11 (1907)

Artikel: Légendes religieuses de la contrée d'Ollon
Autor: Isabel, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-110871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nägel.

Die Profilansicht eines kurzen Nagels mit gebogenem, flachem Kopf ähnelt ein primitives Ziermotiv der Wandgemälde von Disentis. Hier sieht man auf weissem Grund rote gereihte, liegende Nägel, die ein Ornament, das zwischen horizontale oder vertikale rote Linien gestreut ist, bilden.¹⁾



Fig. 30. Motiv aus Zuoz.
(Der Redaktion eingegeben den 7. Januar 1907.)

Légendes religieuses de la contrée d'Ollon.

Par F. Isabel, instituteur, Villard sur Ollon.

Après ses tombeaux de l'âge de la pierre ou du bronze, et après les Nantuates qui nous ont laissé quelques *Nants*, *Nanses*, *Nex et Naz*, *St-Triphon* en raison de l'ancienneté des constructions civiles en religieuses qui couronnent ses rochers, a pris son nom d'un chrétien grec, Tryphon ou Triphème, disciple de saint Paul, dont quelque soldat de la légion thébaine porta aussi le nom. Tryphon fut martyrisé dans le même temps que saint Thyse¹⁾.*

Cet événement, placé en l'an 302 ou années voisines, est enveloppé d'obscurité. Des trois chapelles de cette colline, une avait été dédiée à St-Tryphon. De même l'église d'Ollon (agrandie aux XV^{me} et XIX^{me} siècles) fut dédiée à saint Victor ou Viator, martyr thébain, et deux contreforts extérieurs du chœur représentent, dit-on, saint Martin et saint Théodule. Le druidisme, souvent persécuté par les Romains, ne disparut d'une manière générale que vers le VI^{me} siècle; la contrée

¹⁾ Abg. in Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde 1907, S. 496 Fig. 9 b.

* Les notes sont à la fin de l'article.

d'Ollon fut colonisée, défrichée, influencée en tout par l'abbaye de St-Maurice et sa succursale rurale de Salaz fondée en 1014 par le quatrième roi de Bourgogne, Rodolphe III.

Les *fées*, à peau noire et aux habitudes farouches, ne seraient autres qu'un souvenir des Sarrasins qui, à la fin, décimés et vaincus, cachés dans les forêts et les cavernes naturelles, n'osaient plus sortir que timidement, forcés de chercher des fruits, du lait, ou quelque autre moyen de subsistance. L'imagination populaire parle de fées bienfaisantes et de fées malfaisantes.

A Antagne on raconte la légende du *Sentier à la Dame*. Portait-elle le vêtement blanc des druidesses ou était-ce une dame d'un château? On ne le dit pas. La légende et la poésie se donnent la main dans ces temps obscurs et ces lieux si anciennement habités: aux Rotes, dans les Forêts d'Antagne, il y a un sentier que l'on nomme le Sentier à la Dame. Il passe tout proche d'une grosse pierre carrée, au plutôt d'un roc en forme de dolmen, que l'on trouve encore à l'heure qu'il est en cherchant avec bonne volonté. La vallée du Rhône n'était point alors ce qu'elle est aujourd'hui: à une époque bien loin de nous, le Léman s'avancait plus avant dans les terres et se terminait par de vastes marais. Le chemin tracé le long des monts était fort étroit. Le château de St-Triphon étant habité et le lac couvrant la plaine, la tradition veut qu'une chapelle ait existé aux Rotes, lieu si bien choisi pour la méditation et la prière. Elle était, dit-on, en moëllons crépis, édifiée sur un rocher, car à cette époque on bâtissait sur des rochers. De loin on apercevait sa fenêtre en croix au-dessus de la porte.

Or, quand la cloche argentine de cette chapelle sonnait pour appeler les fidèles, la Dame du château s'embarquait, et la cloche devait carillonner jusqu'à ce que la dame blanche fût débarquée de ce côté-ci de la plage, au pied de la chapelle.

Ainsi ce *Sentier à la Dame* renferme encore quelque chose de mystérieux. Et la dame blanche, — spectre aimable et désiré qu'on voyait le soir, dans la fleur de la jeunesse, glisser rapide et gracieuse comme une fée parmi les fleurettes tremblantes pour disparaître comme vision d'un temps qui ne re — viendra plus, — aura préoccupé plus d'un tempérament passionné. Nous n'avons plus de trace, il est vrai, de ce prolongement du lac, soit à cause de l'apport constant des alluvions fluviales,

soit par suite d'un affaissement du massif, mais les naturalistes ont démontré que le Léman s'élevait à 300 mètres plus haut que son niveau actuel. St-Triphon fut réellement une île, dont les falaises plongeaient verticalement dans les flots. La Chapelle du Sentier à la Dame n'offre plus pierre sur pierre, tandis que là-bas sur le roc de St-Triphon s'impose encore dès le premier regard la haute tour carrée, dans une grandeur nue et morne, monument d'un autre âge dont la sentinelle attentive commandait toute la plaine.²⁾

Dans les ruines d'un incendie de 1880, au Buit, à l'occident d'Antagne, on a retrouvé les vestiges d'une voûte cintrée avec une croix façonnée en gypse et, dit-on, trois prêtres en peinture. Partout des niches dans le mur, de petites routes secondaires, des cellules; deux routes superposées étaient sans doute deux corridors. On en conjecture qu'il y eut là une maison forte ou un de ces couvents aux recoins sombres, d'où un souterrain recouvert de dalles passait sous un jardin pour aboutir à un autre bâtiment connexe situé à l'entrée du chemin d'Ollon; et une autre issue se dirigeait à peu près à l'opposite dans la direction des *Champs-du-Cloud*, joli petit plateau ombragé de chataigniers au-dessus des maisons de l'ouest d'Antagne. Des bénitiers dans un mur ont disparu avec la démolition d'une mesure. Ces bâtiments ne paraissent pas avoir dépendu de Salaz, dont les bâtiments sont éloignés de là. La *Crouye-Vy*³⁾ en était le chemin le plus direct de l'un à l'autre. Antagne a encore un *Champ à la Donnaz* entre Plannavy et le Poïet du Fenélard.

*

D'autre part, St-Triphon eut aussi de son côté sa *Chapelle des Dones*, son *Chemin des Dones* et son *Sentier des Dames*, une des curiosités de St-Triphon, car ce sentier taillé dans le roc, dont il contourne pittoresquement les contreforts entre des haies de fragon piquant, fut peut-être l'origine une petite voie romaine⁴⁾. Un *Sentier des Pèlerins*, qui coupait champ et prairies, a disparu à la longue, et n'en était que la continuation du côté de Bex et St-Maurice.

La *Chapelle des Dones*, placée sur une pointe de rocher pour gagner de l'horizon, était d'une élégante architecture romane, et un lieu de pèlerinage très fréquenté, d'Ollon et des deux rives du Rhône. On y avait accès par un escalier direct

dans le roc; ce pouvait être une espèce de calvaire, déjà dès le commencement du XII^{me} siècle. St-Tryphon y avait-il eu sa cellule et sa cachette dans les temps de persécution? Chaque débris aurait eu un nom, un emploi, une histoire, mais des siècles ont passé et emporté les générations muettes.

Le *Sentier des Dames* permettait de passer directement des bords du Rhône, traversé lui-même en bac, au Chemin et à la Chapelle, sans passer au village de St-Triphon; les nombreux pèlerins qui autrefois se rendaient à Rome ne manquaient pas d'y faire une visite, courte étape sur les 1000 kilomètres qu'il leur restait à faire pour arriver dans la ville éternelle.

* * *

Nous avons de nombreux noms de *Croix*: les vignes et bâtiments d'*En la Croix* au sud de Verchy, *la Croix* de l'Isérable, au haut de ce très ancien chemin qui conduit de Glutière à Huëmoz; *la Croix* à l'Est de Planisse, à Chesière, où il y a eu une chapelle et un cimetière antérieurement à 1630; *En la Croix*, à la Fin de Chesière, au-dessous de Champ-Long; une *Croix* et un *Martorey* à l'ouest du pont inférieur du Larzey, à Villard-sur-Ollon, traditions d'une chapelle, le *Martorey* est une longue bande de jardins potagers entre deux chemins; Panex eut sa chapelle, aux quatre angles encore exactement limités, et ses jardins de *Martorey*, tandis que la *Croix d'Ecovet* marque un carrefour et un lieu de sabbat nocturne. Enfin les douze chalets de *Sur la Croix*, sur un pâturage communal de 162 hectares, boisé, à 1755 m d'altitude, dominant de quelques mètres le *col de la Croix* (1734 m) un peu plus au nord, marqué sans doute dans le vieux temps par une grande croix de bois comme la Grand' Croix du Sanetsch. Ces lieux, dont le nom primitif survit seul, marquaient un lieu de passage, ou une place publique, ou des tombeaux marqués par quelque croix.

Saint George était le patron d'Huëmoz où, en 1446, le pape Félix V permit d'ériger une nouvelle chapelle, en remplacement de celle des Combes-Dessus fondée deux ou trois cents ans avant par les vœux et obligations du sgr Pierre de la Tour, mort en 1308. L'ancien clocher, abattu en 1844, était en cornieule, relié par un mortier fort dur; son campanile, imitant sans doute celui de l'église-mère de St-Maurice, n'avait que deux ouïes, et une seule petite cloche sans date mais portant la salutation angélique à Notre-Dame:

Abe Maria Gratia Plena Inus Tecom!

La dîme, institution de Charlemagne dans un but ecclésiastique, est restée proverbiale aussi dans les montagnes d'Ollon. «Vous donnerez de once gerbes l'une!» rappelait le décimateur. Ce n'est qu'en 1806 qu'elle fut rachetée par les quatre vieux dizains d'Huëmoz, Chesière, Villard et Arveye. Les greniers de dîmes subsistèrent encore environ un siècle depuis. Arveye et Æuillens ont aussi eu des tombeaux, à une époque qu'il n'est pas possible de fixer, et peut-être leurs *jordils*⁶⁾, leurs *oratoires*; les époques de peste furent désastreuses, et on vit à Arveye jusqu'à neuf cercueils déposés sur un banc, pour être inhumés.

Champ St-Martin est un nom local de prés près Pertuis (St-Triphon), ainsi que les *Martines*, vignes; les anciennes salines de Salins ont laissé à un pré celui de *Sainte-Marie*, et la *Galerie Sainte-Marie* y fut creusée sous terre de 1724 à 1726 sans qu'on eût rencontré le sel que l'on cherchait.

La Creuticarême sur Palueire, et *Champ Christin* à Arveye semblent-ils renfermer une légende, ou un état de choses antérieur comme les *Prés de la Cure* à Chesière⁷⁾. Je n'ai pu le savoir. Une société de chant sacré qui exista à Huëmoz de 1732 à 1884, avait son banquet annuel le jour de *Saint-Hilaire* (13 janvier); ils chantaient au sermon à chaque premier dimanche du mois. Celle d'Ollon plus ancienne prit aussi fin trente ans avant celle de la montagne.

La *St-Jean* est une fête de bergers: à la mi-juin, on allumait des feux de joie; on dansait à la *St-Jean*, à la *St-Jaques* (fenaïsons) ou mi-été et à la *St-Denis*. On payait ses locations et autres loyers annuels à la *St-Martin*. La loi vaudoise de 1825 sur les domestique indique *Noël* et *St-Jean* comme époque de renouvellement des contrats de louage de services, mais à Ollon c'était la foire de St-Triphon en février (un vendredi), sans contredit une des plus anciennes de la contrée.

Dans l'alpage d'Ensex on appelle *chalet du Sauveur* (comme à Vevey il y a eu jadis une rue du Sauveur) un petit et très vieux chalet, antérieur en tout cas à 1735, une des dates que les vachers ont gravées sur la porte. Un fait, un souvenir, une légende — que je n'ai pas pu découvrir d'une façon certaine — doit se rattacher à ce chalet pour avoir ce singulier nom. On dit que le commis Ruchet, de Villy, ne

se sentait vraiment heureux et dispos qu'une fois dans ce haut alpage, au milieu des fleurs des Alpes, de l'air pur, de la vue des névés et des rochers, des troupeaux paissants et carillonnant, et que dans son enthousiasme et son bonheur, il s'écriait à chaque instant du jour: «Oh! pour moi, Ensex, l'alpe, c'est mon *Sauveur!*» Toutefois, les vachers auraient-ils été assez tenaces pour marquer de ce nom le chalet, et le dénommer toujours depuis: le chalet du Sauveur?

On donnait «à lécher» au bétail toutes les herbes de la St-Jean, c'est-à-dire un hâchis aromatique de neuf plantes aux propriétés médicinales préventives: ce mélange comprenait le millepertuis, l'aunée, l'anserine, le bouillonblanc, la camomille, la marjolaine, le serpolet, l'impératoire et (peut-être l'ortie, ou le genévrier ou la mutelline). Si cela ne faisait pas de bien, cela ne pouvait certainement pas faire de mal.

Plus anciennement, on avait foi en certaines reliques, on n'osait aborder les hauts alpages que par un mardi ou un jeudi, sous peine de quelque malheur ou dommage. Dans les temps d'épidémie ou d'épizootie, au XVII^e siècle, on faisait chercher processionnellement et bénir, même par le pasteur, la clé de St-Guérin, bénie à Rome autrefois par le pape et à laquelle on devait maint miracle. Son attouchement était, dit-on, des plus efficaces; et, s'il y avait encore des maléfices, un fer de mulet, cloué à la porte du chalet, suffisait désormais à conjurer les puissances occultes. Placer cette clé dans le dos pouvait arrêter une hémorragie, dit-on, et un vœu se réaliser s'il était fait avec la foi la plus profonde. Le bloc de la *Cornyeule*, au levant d'Ensex aurait été témoin de ces incantations d'un autre âge.

Parler de la *Bûche de Noël*, c'est faire ressouvenir aux vieillards une antique coutume qui ne vit plus que dans leurs souvenirs. C'est au coin du feu que la Nature nous convie en hiver à la vie de famille, où l'on s'appartient si bien les uns aux autres, où le temps même semble nous appartenir. On évidait un gros morceau de bois qu'on mettait à part exprès avec soin dans l'année. On l'appelait la tronce de Noël ou le *Tsanton de Tsalande*. On remplissait ce creux de noix, de châtaignes, de noisettes et autres fruits secs, que l'on masquait en suite d'une planchette. Puis dans la grande veille de Noël on la mettait au foyer. On éteignait toutes les autres lumières

de la maison; petits et grands assis en rond dans la réverbération vacillante de l'âtre devisaient, se contaient des histoires, des légendes, quelque savoureux conte de Noël. Au moment psychologique, avant que le feu eût consumé une partie de la bûche, on la retirait... Avec le plus grand étonnement qu'il pût simuler, le père de famille faisait semblant d'être surpris en découvrant toute la provision inattendue que contenait le précieux tison. S'ils avaient été bien sages dans l'année, les enfants pouvaient se partager le tout «La bûche est chue! Noël est descendu!» criaient-ils dans leur jubilation. Alors la veillée, se continuait avec une gaîté exubérante; on chantait, on buvait, on veillait et se chauffait autour de ce feu, parfois en faisant cuire des bricelets; ou bien les jeunes faisaient des jeux, fondaient du plomb et le jetaient dans l'eau: l'objet fantastique que cette forme de hasard rappelait était une sorte d'horoscope humoristique qui donnait une indication pour l'avenir.

Dans quelques endroits des montagnes, ainsi au nord de Chamossaire, on soupait, avec de jolies cuillers de bois sculpté, avec un plein baquet de lait pur parsemé de tranches de pain, comme on le fait sur les alpages au solstice d'été, et à la montée des troupeaux sur la haute montagne! Ce repas de Noël était tenu pour un régal, un renouveau, et l'on sait qu'à La Chiésaz (à 4 km de Vevey) un philanthrope local a laissé en 1761 un fonds d'environ deux mille francs destiné aux miches de Noël: 62 feux reçoivent actuellement encore cette miche géante. Avant l'aube, l'«Angette» apportait encore des surprises agréables aux enfants sages, tandis que certains petits faisceaux, très utiles et nullement dommageables, attachés par un ruban rouge, étaient l'instrument qui inspire la crainte de Dieu et le respect des parents aux moutards indociles et désobéissants! Rien n'arrive à l'intelligence sans franchir la porte des sens. Les pays du Nord ont la *gerbe de Noël*, destinée aux petits oiseaux amis de l'agriculteur et si dignes d'une belle vieillesse; cette coutume est si respectée en Suède que le paysan le plus avare, refusant sans pitié la bûche de Noël au pauvre grelottant n'ose refuser la gerbe de Noël aux oisillons piaillants.

Il y a aussi la *cloche de Noël*, qui sonne à l'aube, à toute volée (à Vers l'Eglise, Ormons). Etant enfants, nos parents nous éveillaient pour l'écouter!

Après 1870, nous avons eu le *sapin du Noël*, ou l'on voit apparaître soit le Bon-Enfant, soit la Chaussevieille, la vieille qui frappe sur les doigts! . . . Le tout agrémenté de familières allocutions ou de ravissants morceaux de musique. Maintenant, plus de grande cheminée! plus de bûche bienfaisante! Chalande vient toujours, mais on construit autrement, on ne goûte plus les plaisirs simples d'antan! Le prosaïsme modifie tout.

Dès 1563 où l'on commença à faire commencer l'an nouveau huit jours après Noël, on vit surgir de nouvelles coutumes et des croyances amusantes. Au 1^{er} jour de l'an c'était à qui se lèverait le plus matin pour recevoir la première eau de la source. On attachait une idée de bonheur à l'eau d'une fontaine puisée déjà à minuit le premier jour de l'année. Le plus matineux du jour de l'an aurait beaucoup de chance de l'être tout le long de l'année: «Heure de matinée, heure dorée» disait le proverbe.

De même celui qui a son gousset bien garni, au sortir de l'hiver, pour entendre à l'improviste le premier chant du coucou a neuf chances contre une de ne point manquer de sous le reste de l'an, si cet oiseau est vraiment porte-bonheur!

* * *

A l'occasion du Nouvel-An, que l'on fête un peu plus à des intervalles de 2 en 2, ou de 3 en 3 ans, un de nos villages montagnards a conservé une tradition absolument unique dans la contrée d'Aigle. C'est la *pose de la Maisonnette*, curieuse cérémonie séculaire que l'on suppose être l'anniversaire de l'adduction au village de *Panex*, de l'excellente source des Esserts: «assez d'eau, et de la bonne!» pour me servir de l'expression textuelle des gens de l'endroit. Si l'on ne fête pas le Nouvel-An, la *Maisonnette* ne sort pas. On appelle de ce nom une ancienne petite construction de bois, imitant une chapelle; elle est religieusement conservée dans un local. Pour le Jour de l'an les jeunes filles la parent de rubans, de verdure, de fleurs, sous lesquels elle disparaît; on y suspend des guirlandes, des couronnes, comme autrefois au sapin de Mai.

Après que la musique de fête a joué une aubade aux jeunes filles, la «Jeunesse» formant un cortège par rang d'âge et par couples, défile dans le village au son de la musique villageoise, et arrive, dans la matinée, poser triomphalement

la Maisonnette sur le fût ou au-dessus du goulot de la principale fontaine, située au haut de la rue. Bien enjolivée, et comme ressuscitée, cette construction en miniature est déposée là comme un lointain hommage de reconnaissance envers les aïeux. A ce moment, on chantait un chanson spéciale — qui, paraît-il, est maintenant perdue — et une collation de vin, gâteau levé et gaufrettes parfumées, est offerte à toute l'assistance. Parfois les jeunes gens placent une gaufre à leur chapeau, en guise de décoration de fête. De là, tous se rendent dans le même ordre, assister au culte au temple paroissial d'Huèmoz¹⁾ — distant d'une heure. On entend, entre autres, le total des naissances, des mariages et des décès de l'année, baptêmes et admissions

Au retour, on danse à jambe que veux-tu, et le soir le même cortège se reforme pour aller reprendre la maisonnette, avec le même cérémonial; elle ne reparaît plus en public jusqu'à une autre année.

On pourrait croire que cette tradition, us et coutume, ne remonte tout au plus qu'au XVII^{me} siècle: elle existait en tout cas en 1634. Mais, à mon point de vue, elle remonte bien plus haut, au XV^{me} ou peut-être au XIV^e siècle, car cette maisonnette est tout simplement le simulacre d'une châsse, contenant les reliques d'un saint ou d'une sainte, qu'il aura fallu proscrire à la Réformation. La parade est un souvenir de la procession, et il se pourrait que cela se rattachât à la découverte du sel et non de l'eau potable. On fête en effet depuis le XIV^e siècle l'anniversaire de Morgarten et de Näfels, et l'origine de la Confrérie des Vignerons de Vevey se perd dans la nuit des temps. Panex existait en 1251, fut incendié en 1326; en 1398 l'abbaye de St-Maurice y avait un domaine, en 1402 il y avait 7 à 8 ménages jouissant du *panage* ou droit de glandée pour leurs porcs et payant 2 coupes d'avoine par feu. On fait en 1554 et 1560 les premiers travaux pour y extraire

¹⁾ *Huèmoz* = nom singulier (anciennement *Ocsmoz*, *Hueymoz*, *En Huëmos*), étymologie à rechercher. Paraît tirer son nom de sa situation au pied oriental d'une colline ou *éminence* appelée la Crêta d'Hueymoz: entourée par *les Lacx de Praz d'Husymoz* (plans de 1904 et de 1534). La foire, établirent 1584, avant lieu sur ce crêt; les exercices militaires aussi. Au-dessus du village est le *chemin de Myot*, dont le nom rappelle celui de *Némioz* son chanson, et le *Poteu de Myot*, aux sources de la Lizerne.

du sel, mais on ignore la date antérieure où les mines furent découvertes, dit le grand Haller, qui était convaincu que les sources salées de Panex et d'Arveye furent déjà connues au XV^m siècle. *Ste-Marie* près de Salins indiquerait que l'on dédia cette première source à la Vierge. On y forâ en 1724 la *Galerie Ste-Marie*.

«Les 1^{ers} reliquaire sont été les *châsses*, les coffres à mettre
«les corps saints, de forme oblongue, avec un couvercle ou toit
«à deux égoûts, en bâtière. Les châsses du X^e et du XI^e siècle
«étaient en bois recouvert de lames d'or et d'argent, incrustées
«de pierreries ou ornées de dessins en filigrane. Le coffre a
«la forme d'une église sans bas côtés, dont les clôtures sont
«ornées d'arceaux comme les autels et les tombeaux du temps . . .
«Le soubassement n'est souvent qu'une base simple, portée par
«4 pieds ou 4 colonnes grêles, parfois gothiques . . . Les reli-
«quaires ont tenté l'acupidité à toutes les époques, à cause de
«l'or et de l'argent qui en composaient l'orfèvrerie . . . Pour
«les petites reliques, il y avait une multitude d'autres formes.
«Souvent c'est un édicule à pignon, semblable aux châsses de
«bois orné de feuilles de métal, et habillé avec luxe.» (*Larive
et Fleury*, Dictionnaire des mots et des choses).

Ce fragment de description ne s'applique-t-il pas tout à fait à la *Maisonnelle* de Panex ?

L'abbaye de St-Maurice possède encore sept reliquaires de ce genre, dont l'un, très beau, est peut-être la châsse de St-Sigismond.

Notes de la rédaction.

1^o La fête de Saint Triphon est marquée au 10 novembre dans le calendrier romain et dans le missel de Belmont s/Bex (14^e siècle). Quant à l'histoire de ce saint, elle est très obscure. Il existait à Saint-Triphon une très vieille chapelle romane près de laquelle Guillaume de Pontverre, seigneur de Saint-Triphon, en édifia une autre qui fut consacrée le 6 mai 1311.

2^o et 4^o La légende du sentier de la Dame a été racontée d'une manière sensiblement différente dans la *Gazette de Lausanne* en 1906. On la rapporte à un autre sentier près de Saint-Triphon. Il s'agirait des religieuses de Colombey venant à la chapelle de Ste-Triphon.

3^o Ce terme *Crouye-Vy* est tiré du patois: *Vy* est une corruption de *via*, chemin. *Crouye* signifie mauvais. C'est le mauvais chemin. Le *Maupas* à Lausanne n'a pas d'autre origine.

5^o Le Sentier de Pèlerins est en partie le reste de la grande route d'autrefois que suivaient les pèlerins se rendant à Rome, par Villeneuve, Martigny et le Saint-Bernard. Le **Sentier des Pèlerins**, entièrement en plaine,

et cadastré aux servitudes publiqués, part encore (en 1907) de la dévestiture des *Montignons*, passe près de bâtiment de ferme du *Grand Pré*, pour aboutir au chemin qui rélie la voi ferrée près de la *Garede St-Triphon*; il reprend près des carrières du *Lessus*, traverse le chemin d'Ollon au *Duzille* pour continuer au N.-O. sur territoire d'Aigle où il forme dévestiture. En un endroit «Es Esserts» au Sud-Ouest du village de St-Triphon, le sentier est disparu.

En des temps plus rapprochés de nom, on y ait de longues piles de pèlerins fribourgeois se rendant à la fête nationale de St-Maurice et Lazare encore fêtée avec une certaine importance le 22 septembre.

6^o Jordil est une corruption de *gerdil*, vieux mot français d'où est venu jardin.

7^o La pré de la cure est simplement: le pré appartenant autrefois à l'église paroissiale. Le pré de la Dame ou de la Donnaz est généralement un pré ayant appartenu à une église voisine (ou autel d'église) dédiée à la Vierge Marie. Le champ Saint-Martin a une origine identique. M. R.

Roche a le *Champ-Triphon* dans un de ses noms de lieux près Chambon et aux *Pré de St-Triphon*; la Posse a le *Pré St-Clement*; Huèmoz a *Champ Marin*; Antagne a le *Champ à la Donnaz* près *Plannavy*; Cery a la *Mollie ès Donnes* (sources d'eau). La *don-na* (action de donner, était jadis une distribution de denrées aux indigents (suit à la fin de la saison d'alpage).

Sagen aus Sargans und Umgebung.

Gesammelt von A. Zindel-Kressig, Schaffhausen.

Das Gespenst im Viehstalle.

In der Nähe des Städtchens Sargans befindet sich der sog. „Amperdällstadel“, bei dem es nicht geheuer sein soll; wenigstens machten die Weiber von Wangs jedesmal das Kreuz, wenn sie am Stadel vorbeigingen. Hierauf bezieht sich folgende Sage:

Im Viehstalle schliefen zwei Knechte bei zwei weissen Pferden. Um Mitternacht kam ein Gespenst, nahm die Knechte, und setzte sie auf die Pferde. Als die Knechte am Morgen erwachten, lagen sie auf einem Holzhaufen in Feldkirch im Vorarlbergischen; der eine hatte ein Bein gebrochen und der andere einen geschwollenen Kopf. Von den Pferden sahen sie keine Spur mehr.